

Week
end

Vous pouvez dire la vérité à un barbare, il ne sera pas moins barbare



MARTIN BUREAU

BERNARD-HENRI LÉVY, philosophe, romancier, chroniqueur et cinéaste parle de sa conception du journalisme et explique comment celle-ci alimente sa réflexion philosophique.

Philosophe, écrivain, intellectuel, vous publiez aujourd'hui un recueil de vos reportages sur le terrain. Pourquoi faire du journalisme ?

C'est vrai qu'il y a un mépris, ou une affectation de mépris, dans ce pays, pour les journalistes. Il y a toute une tradition qui va de Balzac à Bourdieu en passant par le Karl Kraus des *Derniers Jours de l'humanité* et qui tend à faire du journalisme un genre second, servile, profondément corrompu et moins noble que la littérature. Moi, je ne pense pas du tout

Né en 1948 à Beni-Saf (Algérie), Bernard-Henri Lévy est philosophe, romancier, chroniqueur, cinéaste. Son premier essai, *la Barbarie à visage humain*

est souvent fait pour que l'on ne sache, justement, rien. C'était le cas, par exemple des reportages sur les guerres oubliées où l'idée était d'aller là où peu de journalistes vont : chez les Tigres noirs du Sri Lanka, les Noubas au Sud-Soudan, Carlos Castano, le chef invisible des paramilitaires en Colombie, etc. Mais par-delà cela, par-delà cette valeur ajoutée brute, il y a l'expérience philosophique que représentent des aventures de cette espèce. De mon séjour au Bangladesh, il y a trente ans, j'ai tiré mon tout premier livre et c'est l'expérience de la

malin que les malins, plus voyou que les voyous. C'était la stratégie de Walraff se transformant en immigré turc. C'était surtout celle d'Orwell dans ses reportages d'avant *Hommage à la Catalogne*. Je suis absolument pour cette façon de pratiquer le métier.

La vérification des faits ?

L'objectivité de l'information ?

Essentielles, bien sûr. Mais non moins essentielle la nécessité d'avoir un certain nombre d'idées fixes, à la lettre des préjugés, ou des idées préconçues, sans lesquelles on ne voit et ne comprend rien.

passant par le Kari Kraus des *Derniers Jours de l'humanité* et qui tend à faire du journalisme un genre second, servile, profondément corrompu et moins noble que la littérature. Moi, je ne pense pas du tout cela. Et, tradition pour tradition, je me reconnais dans deux autres grands penseurs contemporains qui ont, comme vous savez, rendu au genre ses lettres de noblesse. Ces deux penseurs, c'est d'abord, évidemment, Sartre dont vous êtes mieux placés que quiconque, à *Libération*, pour savoir le prix qu'il attachait au journalisme et dont les reportages sur la libération de Paris et même sur Cuba sont des modèles du genre ainsi que des exercices littéraires extraordinaires. Et puis c'est Michel Foucault dont on oublie toujours que le fameux texte des années 1980, commentant le *Qu'est-ce que les Lumières* de Kant, est en réalité un éloge, une glorification, de cette «ontologie du présent» qu'est pour lui le journalisme. Vous avez aussi, bien sûr, l'exemple des grands *travel writers* américains. Vous avez l'admirable *Oswald de Mailer*. Mais vous avez ici, en France, cet autre rameau de la phénoménologie qui donne, malgré leurs différends, leurs querelles, cette proximité en journalisme de Sartre et de Foucault. Pour un phénoménologue, un husserlien, vous aviez, vous avez toujours, les deux voies. Soit les méditations, les recherches logiques, la pensée pure. Soit le parti pris du monde, l'affrontement avec la grande colère des faits, la conviction que c'est ainsi, dans ce face-à-face avec les choses mêmes, qu'on s'acquittera le moins mal du fameux programme sartrien de se casser les os de la tête. Pourquoi je fais du journalisme ? Voilà. Pour cela. Parce que c'est une bonne façon de se briser les os du crâne, d'arracher le sujet à soi et à son confort intellectuel. Et parce que c'est, aussi, une formidable école du regard, de la pensée et, donc, de la philosophie.

De l'Afghanistan à l'Algérie en passant par l'Irak, le Soudan ou le Pakistan, et bien sûr la Bosnie, qu'apprend-on de ces voyages journalistico-littéraires dans les pays en temps de guerre ?

Il y a l'information, d'abord. Les bribes d'information que l'on parvient à arracher à des situations où

cinéaste. Son premier essai, *la Barbarie à visage humain* (1977), a lancé le mouvement des «nouveaux philosophes». Depuis, il a publié de nombreux essais (dont *l'Ideologie française* en 1981 et *la Pureté dangereuse* en 1994), des romans (dernier en date, *Qui a tué Daniel Pearl?*, 2003), tourné un film sur la Bosnie (*Bosna!*, 1994). Le neuvième recueil de ses interventions – reportages en Irak, Algérie, Autriche, Bosnie, Nigeria, etc., débats philosophiques et politiques (être juif, la psychanalyse, le fascisme français...) – paraît prochainement: *Récidives – Questions de principe IX* (Grasset).

leur ajoutée brute, il y a l'expérience philosophique que représentent des aventures de cette espèce. De mon séjour au Bangladesh, il y a trente ans, j'ai tiré mon tout premier livre et c'est l'expérience de la guerre, le spectacle de la boucherie et de l'humani-

«Pourquoi je fais du journalisme? Parce que c'est une bonne façon de se briser les os du crâne, d'arracher le sujet à soi et à son confort intellectuel. C'est une formidable école du regard, de la pensée et donc de la philosophie.»

té prise de folie meurtrière qui m'a guéri, je crois, du théoricisme althussérien de l'époque. Ou bien, plus net encore, le concept levinassien de visage, cette idée de Levinas que la vérité de l'humain tient tout entière dans un visage nu, démun, et respecté comme tel: je crois que, bizarrement, je n'avais jamais très bien compris le sens de ce concept avant de me trouver confronté, en Afrique, à quelques-unes de ces ultraguerres dont l'horreur tient à ce qu'elles sont sans témoins, sans vraies archives et que les morts n'y sont ni nommés, ni inhumés, ni même véritablement nombrés et n'ont donc, à la lettre, plus de visage. Il y a un chapitre dans le livre qui s'appelle *«La revanche des visages»*. Voilà, pour moi, l'un des sens du journalisme: rendre un visage à ceux qui, morts, vifs ou, souvent morts vivants, n'en ont plus.

On vous reproche de mélanger les genres. Les philosophes de ne pas faire de la vraie philosophie et les journalistes de ne pas respecter les codes journalistiques.

C'est un problème que j'ai eu plusieurs fois, avec les journalistes américains, quand est sorti là-bas mon *Pearl*. Mais que voulez-vous que je vous dise ? C'est vrai que je me fiche de ces histoires de code. C'est vrai que toutes les ruses, tous les mensonges, tous les faux passeports, tous les doubles langages, me semblent justifiés face à des gens qui, de leur côté, sont absolument décidés à retenir la vérité et, dans ce silence organisé, à continuer de plus belle à tuer. Donc, stratégie de l'infiltration. Essayer d'être plus

L'objectivité de l'information?

Essentielles, bien sûr. Mais non moins essentielle la nécessité d'avoir un certain nombre d'idées fixes, à la lettre des préjugés, ou des idées préconçues, sans lesquelles on ne voit et ne comprend rien.

Les yeux ouverts, oui. Mais la conscience en alerte. Quand je vais au Burundi, par exemple, j'ai une idée fixe qui oriente absolument mon regard: tout mais pas le Rwanda. Quand je fais le portrait de Fela, au Nigeria, ou celui de cette prostituée arrêtée à

5 heures du matin par des policiers avinés qui veulent lui faire la peau, j'en ai une autre: cette revanche des visages dont je vous parlais à l'instant.

Quelle est l'utilité de ce surplus de «vérité» dans une société surmédiatisée ?

Les médias, ce n'est pas forcément la vérité. Et, encore moins, la pensée. CNN, par exemple, c'est juste une pluie d'ondes... Alors, de l'autre côté, bien sûr, il y a le risque de se tromper. Il y a le risque, quand vous republiez des textes comme ces reportages de 1992, en Algérie, de la réfutation rétrospective. Bon. C'est comme ça. Je ne retire rien, aujourd'hui, à l'analyse de fond selon laquelle les islamistes étaient responsables des massacres. Même si j'ai tendance, avec le recul, à penser que j'ai peut-être sous-estimé la possible instrumentalisation de ces islamistes par le pouvoir militaire. Tout est là. J'ai tout laissé dans le recueil. Les reportages eux-mêmes ainsi que la polémique qui a suivi avec Pierre Vidal-Naquet.

Allez voir pour vérifier l'hypothèse de la fin de l'histoire ?

Je ne crois pas à cette histoire de fin de l'histoire. Ou alors, si j'y crois, c'est en un tout autre sens que celui qu'imaginait Kojève. Les mêmes symptômes, si vous voulez. Le même retour à l'animalité. La même immobilité torpide. Mais caractéristiques, non des sociétés développées et entrées dans le fameux dimanche de l'histoire hégélien, mais de l'autre monde au contraire, de celui qui a pour ainsi dire lâché la corde qui le reliait à l'universel – de ce monde de la



fotografija br. 1149

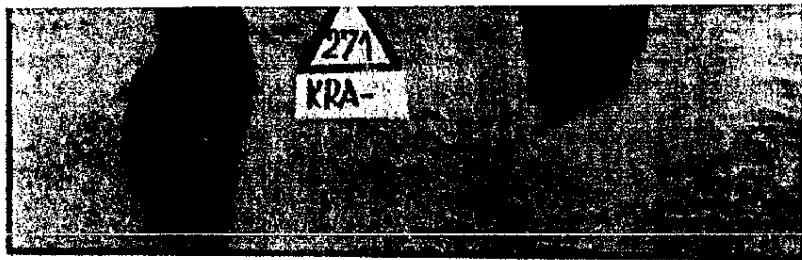
- jakna od balon platna plave boje, kratka



fotografija br. 1150

- pantalone, šrof, plave boje, u pojasu u gajke uvučena crna šnjura-
učkur





fotografija br. 1152

- ostaci džempera, vuna, braon boje, ručno pleten

z dire la vérité à un barbare, il ne sera pas
barbare; vous pouvez dire et répéter que la
isation d'Israël n'est pas supportable, vous ne
erez rien, ou pas grand-chose, à la passion fu-
; enragée, qui est derrière; vous pouvez pas-
atre ans de votre vie, en Bosnie, à dire et ré-
l'évidence, à savoir qu'on peut arrêter la
quasi sans coup férir, et les supposés experts
ent les épaules et passent leur chemin. Mais,
utre côté, quelque chose de la vérité finit
quand même par se faufiler
et, en ce qui me concerne
en tout cas, j'ai décidé, une fois
pour toutes, de faire comme
si. Prenez cette affaire du Pa-
kistan. Ou, d'une manière gé-
nérale, ce conflit qui déchire
l'islam ainsi que l'isolement,
en islam, des modérés, des dé-
mocrates, qui se battent, le

mur, contre les fondamentalistes. Je connais
ce monde. J'en connais les odeurs, les cou-
J'y ai passé du temps. Et je n'ai pas renoncé à
incre, par exemple aux Etats-Unis, que nous
es en train de reproduire, sur ce nouveau
les mêmes vieux protocoles d'aveuglement
imentés au temps des autres totalitarismes.

**tradition française,
de l'intellectuel engagé, du journaliste
ain à la Malraux ?**

ellement compliqué, Malraux. Vous avez le
d Malraux, celui qui devient ministre quand
rit plus de romans, quand son imagination est

A Srebrenica,
des effets,
répertoriés par
la Croix-Rouge,
retrouvés sur des
corps exhumés
et non identifiés.

tarie et, surtout, quand il rencontre son « Homme à
cheval », c'est-à-dire le général de Gaulle, et qu'il est
foudroyé par l'événement - ce Malraux-là m'inté-
resse, bien sûr, mais il m'est complètement étran-
ger. Et puis vous avez l'autre, le premier, auquel
vous ne pouvez pas ne pas penser quand vous pra-
tiquiez ce type d'activisme littéraire, ou de littératu-
re actionniste, dont nous parlons depuis un mo-
ment. Journalisme voyou. Diplomatie sauvage
comme quand je lance, il y a dix ans, la grenade Izet-
begovic dans les pattes de Mitterrand. Une mission
en Afghanistan. Le cinéma comme outil d'inter-
vention. Peut-être est-on plus près, là en effet, du
Malraux de *Lunes en papier* que du Husserl des *Re-
cherches logiques*. Et en même temps... ◆

Recueilli par ANNETTE LÉVY-WILLARD

